

Le pire
et le meilleur
restent à venir

Thierry Mulot

Thierry Mulot

Le pire et le meilleur
restent à venir

© Thierry Mulot, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8795-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Jeannine...

PREMIÈRE PARTIE

ADMISSION

JANVIER

Chapitre 1

Lundi 6 janvier.

Gisèle Lanvin pénétra dans son bureau en exhalant un long soupir. Les vacances avaient été courtes, beaucoup trop courtes pour lui permettre de récupérer. On était le six janvier et la directrice de l'Ehpad « Les Chênes » revenait dans le même état de fatigue que la semaine précédente. Elle lut rapidement les mails envoyés par les pontes du siège. La prochaine réunion interprofessionnelle du groupe mutualiste « Âge d'Or » qui gérait une cinquantaine d'établissements sur toute la France, aurait lieu début février et aucun directeur n'était autorisé à y échapper sauf motif valable : choléra, Ebola ou coma...

— Font chier ! grogna-t-elle tout haut. Commencent vraiment à nous gonfler avec leurs réunions à la con. Tout ça pour s'entendre dire la même chose : Serrez vos budgets mais ne faites rien de moins qu'avant.

Un des mails attira son attention. Il émanait de monsieur François Dubois, soixante-quinze ans, qui devait entrer comme résident cet après-midi. Le fait était assez rare pour être curieux : Un vieux qui utilisait internet. Elle referma la porte de son bureau en songeant que la rencontre allait sans doute être intéressante. Madame Lanvin se dirigea vers la salle polyvalente où l'attendaient l'infirmier coordonnateur, la gouvernante l'animatrice et la psychologue. Ils étaient toujours en recherche d'un nouveau médecin coordonnateur depuis que le Dr Mougin avait fait valoir ses droits à une retraite bien méritée à l'âge de soixante-douze ans passés.

Pendant cette réunion hebdomadaire qui lançait la semaine, on parla beaucoup et on décida peu. Anne-Marie, l'animatrice, fit le bilan des animations des fêtes de fin d'année. Le spectacle du vingt-quatre décembre avait été particulièrement apprécié. Le talent du magicien n'y était pour rien. Le seul tour qu'il avait réussi de main de maître était sans nul doute la quantité impressionnante de boissons alcoolisées qu'il avait fait disparaître dans son estomac. Pour le reste, les trucs utilisés étaient tellement visibles et mal réalisés que l'assemblée tout entière avait fini par se gondoler. L'ivrogne était pourtant allé jusqu'au bout de son désastreux spectacle. Il avait terminé, vexé, dans l'hilarité générale.

— Ne me dites pas que vous l'avez laissé reprendre le volant dans cet état.

— Non, répondit Anne-Marie. Je n'étais pas présente mais Aurélie, l'aide-

soignante, l'a convaincu de s'allonger quelques minutes dans le fauteuil de la salle de repos. Il parait qu'il s'est mis à ronfler au bout de trois secondes. Quand il a émergé il était un peu plus frais.

Marine, la jeune gouvernante, râla après les pauses cigarettes de certaines auxiliaires de vie. Elles avaient tendance à se multiplier et s'étirer en longueur.

— Y en a marre des gens qui fument !

— N'étiez-vous pas fumeuse vous-même il y a six mois ? demanda la directrice un petit sourire en coin.

— Oui, mais je ne passais par des demi-heures dehors la clope au bec pendant que les résidents attendent le petit déjeuner.

Camille, la psychologue, rappela qu'on était à la bourre sur les projets personnalisés des résidents. Ils devaient être réactualisés deux fois par an et on était loin du compte. Certains pensionnaires n'en avaient pas eu la queue d'un.

— J'ai conscience madame Lanvin que nous sommes tous très occupés, mais franchement, j'ai l'impression que chaque fois qu'on annule une réunion, c'est toujours celle qui concerne les PP. C'est une réunion pluridisciplinaire, je ne peux pas la faire toute seule dans mon coin, ça n'a plus de sens.

— Je suis d'accord avec vous, Camille, répondit cette dernière. Les PP sont une priorité et nous allons donner un bon coup de collier cette année pour nous mettre dans nos objectifs.

Camille acquiesça silencieusement, en se gardant bien de dire que ce discours lui était servi tous les ans depuis les quatre années qu'elle exerçait ici.

Le regard de Madame Lanvin dévia vers Julien. Elle sentit son agacement monter en constatant qu'il tripatait son smartphone. Il n'avait probablement pas écouté ses collègues, comme à son habitude.

— Julien ? Vous êtes avec nous ou avec votre téléphone ?

— Excusez-moi, répondit-il en faisant disparaître l'objet du délit dans sa poche, je vérifiais si notre commande de pansements était bien enregistrée.

C'est ça mon coco, pensait-elle. Raconte m'en une autre. Tu mens comme un arracheur de dent, et tout le monde le sait. Tu étais certainement en train d'envoyer un texto à l'une de tes poules. Si tu n'étais pas le neveu du DRH, il y a longtemps que je t'aurais foutu dehors à coup de pied au cul.

— Nous avons une entrée cet après-midi je crois. Pouvez-vous nous en parler ?

— Eh bien... Euh... À vrai dire, à part le dossier médical, nous avons peu d'information.

— Je ne comprends pas Julien. C'était bien vous qui deviez appeler monsieur

François Dubois, pour préparer son admission ?

— Oui... Bien entendu... J'ai essayé de l'appeler et j'ai laissé un message mais il ne nous a pas recontactés. Il est dit dans son dossier qu'il a une maladie de parkinson. Il a probablement également des problèmes cognitifs.

— Monsieur Dubois, malgré ses supposés troubles de mémoires, nous a envoyé un mail : à vous et à moi en copie, il y a plusieurs jours déjà. J'en ai eu connaissance ce matin puisque je rentre de vacances, mais si vous aviez lu vos mails, vous auriez su tout ce qu'il y avait à savoir sur ce résident qui nous a fourni les informations nécessaires sur ses habitudes de vie.

— J'ai eu quelques problèmes pour ouvrir ma cession ces jours-ci. J'ai tenté d'appeler le service informatique du siège, sans succès.

— Mon pauvre Julien, fit-elle d'un ton faussement compatissant, c'est incroyable tous ces problèmes avec lesquels vous vous débattiez en ce moment.

Il y eu quelques débuts de rires sarcastiques qui firent monter un feu de gêne et de colère aux joues du cadre infirmier.

— Bien, ajouta la directrice, revenons à notre mouton. C'est moi qui vais vous présenter le dossier puisqu'apparemment je suis la seule à en avoir pris connaissance. Monsieur Dubois est un enseignant retraité, âgé de soixante-quinze ans. Il est célibataire sans enfant. Il a un neveu qui vit au Canada et qui sera sa personne de confiance car il n'a personne d'autre. Il se décrit lui-même comme solitaire. Il prévient qu'il n'aura pas de visite et qu'il n'en désire pas particulièrement. Il est atteint effectivement d'une maladie de parkinson pour laquelle il prend un traitement. Il habitait Orléans mais a souhaité revenir en Ehpad en Normandie près de Rouen où il a passé toute son enfance. Il a une bonne retraite. Il va vendre son appartement à Orléans, il n'a donc pas de souci de financement. Il ne souhaite pas pour l'instant participer aux animations. Il aime sa tranquillité.

— Faudra lui trouver un médecin traitant, déclara Camille

— Oh pour ça, coupa Julien, c'est simple : ce sera le Docteur Petiot. C'est le seul qui accepte encore de prendre des nouveaux patients.

— Ce n'est pas tout, continua madame Lanvin. On lui a découvert en octobre un cancer de la prostate, et en novembre une atteinte osseuse vertébrale.

— Souffre-t-il beaucoup ? s'enquit Camille.

— Il ne prend que du paracétamol, la douleur ne doit pas être si terrible, répondit Julien.

— Faudra tout de même vérifier insista la psychologue. La plupart des douleurs des personnes âgées sont insuffisamment traitées. Paraîtrait que c'est

normal de souffrir quand on est vieux.

— Nous connaissons tous votre amour et votre profond respect pour la confrérie des médecins ironisa Gisèle Lanvin.

— Oui, renchérie cette dernière. Et dans confrérie, il n'y a pas que le mot frère !

— Allons, allons, Camille. Ce ne sont pas avec des sentiments comme ceux-là que nous trouverons un nouveau médecin coordonnateur.

— On pourrait très bien se débrouiller sans si...

La jeune femme se mordit la lèvre pour ne pas laisser échapper une réflexion que lui inspirait l'implication du cadre infirmier dans son travail.

— Dans quelle chambre sera-t-il ? interrogea Anne-Marie.

— Dans la E12 répondit Marine. Elle a été nettoyée ce week-end.

— Quelle est la soignante référente de cette chambre ? demanda la directrice.

— Je ne sais pas vous dire ça de tête, répondit Julien.

— C'est Aurélie, soupira Camille consternée qu'il n'ait pas l'info à portée de main. Elle est là aujourd'hui.

— Dans ces conditions c'est elle qui accueillera monsieur Dubois et lui montrera sa chambre.

Sur ces dernière paroles, Gisèle Lanvin se leva, signifiant la fin de la réunion qui avait duré deux heures. En pénétrant à nouveau dans son bureau elle sentit la chaleur lui monter aux joues en même temps que la sueur lui dégouliner dans le dos.

Saloperie de ménopause ! pensa-t-elle. Putain, j'aurais bien besoin d'un remontant.

Mais il était trop tôt pour ça. Elle allait devoir attendre de rentrer chez elle et il se ferait probablement tard avant qu'elle ingurgite son premier verre.

*

L'homme qui se présenta à l'accueil à quinze heures pile était assez grand et légèrement vouté. Il portait avec élégance un costume gris trois pièces et une cravate un peu plus sombre. Son visage, en partie caché par un chapeau posé vers l'avant, semblait inexpressif et légèrement figé. Un discret tremblement agitait sa main gauche. Il trainait avec la droite une valise à roulette.

— Bonjour madame, dit-il à l'agent d'accueil. Je suis monsieur Dubois et j'ai rendez-vous pour une entrée dans votre maison. À quinze heures je crois.

L'agent d'accueil, la mine bovine, dévisageait l'intrus en mâchouillant un chewing-gum. Voyant le spectacle depuis la porte vitrée de son bureau, Gisèle Lanvin sortit immédiatement. La politique du siège était de mettre à l'accueil du

personnel peu qualifié que l'on formait sur place pendant trois ans avant de le laisser partir vers de nouvelles aventures. On profitait ainsi des allègements de charge. Elle n'avait rien contre le social, mais se retrouvait souvent, de fait, avec des personnes aux comportements disons... inadaptés. Kimberley, en poste depuis quatre mois, remportait haut la main le prix de la nonchalance et du « je m'en foutisme ». La directrice tendit la main au nouvel arrivant.

— Bonjour monsieur Dubois. Nous sommes très heureux de vous accueillir. Comment êtes-vous venu d'Orléans ?

— J'ai pris le train puis un taxi.

— J'espère que vous n'êtes pas trop fatigué.

— Un peu quand même. J'aimerais assez me reposer rapidement dans ma chambre si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Non, bien sûr. Nous allons tout de suite faire venir l'aide-soignante qui va vous aider à vous installer. Kimberley, dit-elle aussitôt en se tournant vers la ruminante, appelez Aurélie et dites-lui de venir faire l'admission de monsieur Dubois s'il vous plait.

Elle proposa au nouveau pensionnaire de s'asseoir sur la petite banquette installée à cet effet, mais celui-ci déclina poliment l'invitation. Quelques minutes plus tard, la porte de l'escalier s'ouvrit sur une femme entre deux âges, d'allure dynamique.

— Bonjour m'sieur Dubois. Moi, c'est Aurélie. C'est moi qui dois m'occuper d vous. Ch'uis un peu à la bourre mais z'inquiétez pas, ça va l'faire. Passez-moi vot' valoché. Bah dis donc, y a pas l'air d'y avoir grand-chose la d'dans. Allez, suivez-moi, on va causer un peu.

Ils disparurent tous les deux dans l'ascenseur et Gisèle leva les yeux au ciel. Aurélie était une très bonne professionnelle, mais elle était brut de décoffrage sur le plan de l'élocution.

Arrivés au deuxième étage, ils prirent à droite et s'engagèrent dans un long couloir. La chambre était presque au bout. Le vieil homme marchait à petit pas.

— Z'allez voir, dit Aurélie, les chambres sont pas mal. Pas super grandes mais y a du confort. Y a même un p'tit frigo si vous voulez mettre des trucs au frais. Va falloir que j'vous pose plein de questions pour qu'on puisse faire c'qui faut pour que vous soyez comme un coq dans la pâte.

— Un coq en pâte.

— Hein ?

— On dit un coq en pâte, pas un coq dans la pâte.

— Z'êtes sûr ?